
CÉLÉBES.

LES îles situées à l'est de Borneo et de Java , et au sud des Philippines jusqu'à la Nouvelle-Guinée, sont plus morcelées et plus déchirées que les îles de la Sonde , et renferment un plus grand nombre de volcans. La plus grande de ces îles est celle de Célèbes , séparée de Borneo par le détroit de Macassar.

L'île de Célèbes est d'une forme extrêmement irrégulière. Des baies profondes la découpent en plusieurs presqu'îles unies par des isthmes étroits. Sa situation pour le commerce est on ne peut plus heureuse ; entourée au nord par les Philippines , à l'ouest par les îles de la Sonde , à l'est par les Moluques , et au midi par Timor et Ende , Combava et Java , elle s'étend depuis le 3^e degré de latitude septentrionale , jusqu'au 5^e de latitude méridionale par le 120^e degré de longitude orientale ; elle a environ 225 lieues dans sa plus grande longueur sur une largeur moyenne de 46 lieues de l'est à l'ouest.

Placée sous la ligne , le soleil y exerce toute

son influence , l'air y est brûlant , et serait même insupportable , si des pluies fréquentes et des brises périodiques n'en modéraient la température : cependant , malgré cette extrême chaleur , le climat est loin d'être préjudiciable à la santé , semblable au sol de l'Égypte où les maladies sont plus rares que sous un soleil moins ardent.

Le sol de Célèbes est montagneux et fertile ; le riz , le cocotier , le sagoutier , les bananes , l'arbre à pin , les orangers et toutes sortes de fruits excellens y croissent en abondance ; le cotonier y est très-multiplié , ainsi qu'une espèce de grain que les naturalistes appellent *batta* , qu'ils exportent en quantité , et qui forme la principale nourriture de plusieurs insulaires de l'archipel. On y cultive aussi l'ouby , sorte de racine de la classe des amomum , dont on fait un usage égal à celui des pommes de terre en Europe. Les chevaux , les bœufs , les buffles , les daims , les sangliers et le gibier de toute espèce , des perroquets d'un très-beau plumage et d'un excellent goût sont communs. A Célèbes les rivières qui arrosent l'intérieur de l'île , les lacs qu'elle contient , et la mer qui en baigne les côtes , sont peuplées de poissons délicieux.

Les marchandises que les Hollandais y portent , consistent en opium , eau-de-vie , toiles , draps grossiers , clincailleries , etc. , ils chargent leurs

vaisseaux en retour de riz, de cire, d'esclaves et d'or. Là, comme sur la plus grande partie de la côte d'Afrique, les êtres infortunés destinés à l'esclavage, ne sont ni des prisonniers asservis par les hasards de la guerre, aux caprices de leurs vainqueurs, ni des criminels rejetés du sein de la société, ce sont des victimes de la cupidité; les uns enlevés par force ou par supercherie, les autres vendus par leurs propres familles qui ne rougissent point de priver leurs semblables, leurs parens même de la liberté, le plus grand de tous les bienfaits, ce don céleste que l'on ose échanger contre quelques colifichets apportés de l'Europe.

L'île est fort peuplée; la division politique du territoire est en petits états ou royaumes dépendans des deux principaux royaumes qui sont Macassar et Bony. Le roi de Ternate a aussi des possessions étendues qui occupent la presque totalité des parties orientale et septentrionale de Célèbes. Les rois de Macassar et de Bony ont été entraînés par la terreur dans l'alliance des Hollandais. Ceux de Tello et de Sandraboni sont alliés du roi de Macassar, et ceux de Soping Louhou et Tanette le sont du roi de Bony. Quelques petits états, tels que ceux de Vadjo, Mandhaar, etc., sont indépendans. Les Hollandais pour maintenir leur ascendant sur les princes, ont soin d'entretenir entre les rois de Macassar et de Bony une

rivalité qui leur met presque toujours les armes à la main l'un contre l'autre.

Les Portugais visitèrent cette île vers le commencement du seizième siècle; quelque temps après on y introduisit les poids et les mesures qui sont actuellement en usage; on fixa les prix des marchandises, on fabriqua de la poudre à canon, et l'on plaça de l'artillerie sur les murs de Gotch: vers le même temps, sous le règne du sultan Allahudier, le mahométisme fit de grands progrès dans l'île. Les Portugais se maintinrent à Célèbes, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait, y attira aussi les Anglais: c'était la facilité de se procurer des épiceries.

Les Hollandais que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent en 1660 d'arrêter ce trafic. Ils employèrent contre leurs concurrens la force et la persuasion, et parvinrent à les chasser entièrement de l'île. Ce fut alors qu'ils réunirent en deux espèces de confédérations les princes qui en partageaient la souveraineté.

Les Hollandais ne vinrent à bout de leurs projets qu'avec beaucoup de peine. Plusieurs fois ils recoururent aux armes contre les princes indigènes. En 1778 ils prirent Gotch d'assaut, et la rasèrent; en 1781, le gouvernement de Batavia fit

placer sur le trône le roi Pundica-Siri, sultan Abdal Hadja.

Les sacrifices immenses que les Hollandais ont faits pour se fixer et se maintenir à Célèbes prouvent l'importance de cet établissement pour le commerce de leurs épiceries. Le château de Rotterdam, autrefois Djamboudou, est la principale résidence de la compagnie des Indes ; les fortifications en sont bonnes, la ville est bien bâtie.

Le port de Macassar, sur la côte du sud-ouest, un peu au-dessus du fort Rotterdam, est un des plus beaux de l'Inde, et en même temps le plus sûr dans toutes les saisons de l'année. Les environs sont délicieux ; la plaine, dans une étendue immense, présente à perte de vue des champs de riz, et des prairies arrosées par mille ruisseaux. Cette scène pittoresque est encore enrichie par une foule de bosquets épars, et des massifs d'arbres dont les rameaux touffus et chargés de fruits offrent à la fois au voyageur une ombre hospitalière et des sucres rafraîchissants. Cet horizon est borné à l'est par les hautes montagnes de Bonthain. Les vents du sud-est qui règnent depuis mai jusqu'en novembre, sont tellement propices, qu'on les nomme dans le pays l'heureuse mousson. La mauvaise dure l'autre moitié de l'année. Pendant la première le ciel est serein, et le temps sec ; mais pendant la dernière on n'a que des

vents continuels et des pluies abondantes. Il se passe un phénomène assez singulier ; c'est que l'effet contraire a lieu de l'autre côté des montagnes de Bothain, dont un flanc est battu par les orages, tandis que l'autre est caressé par les zéphirs, et dont la cime forme la ligne de démarcation entre les saisons toujours alternantes de l'hiver et de l'été.

Les principales productions de ces contrées sont le riz et le coton ; le riz ne le cède point en qualité à celui de Java, et le coton est le meilleur de l'Inde. Outre ce territoire, les Hollandais possèdent une presqu'île qui s'étend vers le nord, et un grand plateau que sa fertilité fait regarder comme le grenier de Célèbes. Ils se sont aussi emparés de plusieurs possessions éparses dans les montagnes. Il est inutile de s'arrêter sur les objets d'une médiocre importance ; hâtons-nous d'en venir aux mines d'or de cette île.

La nature s'y est montrée aussi prodigue de ce précieux minéral que de belle végétation ; mais l'art de la métallurgie et de l'exploitation des mines est encore au berceau dans les Indes. Comment supposer en effet que sous un ciel si doux, et avec si peu de besoins, on puisse être tenté de s'ensevelir dans les entrailles de la terre pour en arracher des métaux que l'usure européenne paie des plus vils produits de ses fabriques. Si par ha-

sard un Indien cédant à la force ou à la nécessité, se détermine à recueillir un peu d'or, il ne travaille ni avec l'activité, ni surtout avec l'intelligence nécessaires, et il ne songe qu'à satisfaire ses besoins de la manière la plus facile et la plus expéditive. Il aime mieux ramasser les paillettes emportées par les ruisseaux et les rivières, ou laver les sables qui en sont chargés, que de se livrer à l'exploitation régulière des mines.

Les mines d'or de Célèbes commencent au sud de Balang, et au nord de Kotta-Bouna ou Mogando, et se dirigent vers Dondo au sud-ouest, et vers Temperana au nord-ouest, se terminant à la baie de Tomini, dans la presqu'île septentrionale. Partout dans ces territoires l'or se trouve en grande quantité; c'est surtout dans les lieux où les plaines se rétrécissent, et vers les pentes des montagnes. Dans l'autre partie de l'île, c'est-à-dire dans le sud-ouest jusqu'à Macassar, on ne trouve pas une seule mine d'or. Sans doute on en découvrirait un bien plus grand nombre s'il y avait assez de bras; mais le hasard a voulu que les villages dispersés dans les montagnes aurifères fussent les moins peuplés.

La superstition a contribué encore davantage à faire négliger les trésors immenses que renferment ces montagnes. Des sorciers parcourent le pays, et abusent comme les aruspices des Ro-

mains, de la crédulité des naturels, pour ne leur permettre d'entreprendre une exploitation qu'après avoir consulté les oiseaux. Si l'augure n'est pas favorable, l'insulaire n'ose jamais, dût-il voir l'or briller sous ses pieds, creuser un pouce de terre. Il paraît que tout le secret de ces jongleurs consiste à laver les terres argileuses qui sont très-chargées d'or natif. Leurs exploitations doivent naturellement se faire sur le flanc des montagnes; car leur première opération est de détourner une rigole d'un ruisseau voisin. Ignorant l'usage de toute machine hydraulique, leur génie ne s'étend pas au-delà de la science de conduire l'eau à travers des ravins, dans des arbres creusés. L'eau une fois amenée à l'endroit destiné à être entamé, on y creuse une fosse de vingt, trente ou quarante pieds de circonférence, suivant le nombre des ouvriers, qui s'élève rarement au-dessus de dix à douze. On la remplit de cette eau qu'on laisse ensuite écouler, chargée avec la terre qu'on a remuée préalablement, afin de faire déposer les paillettes. A mesure que les ouvriers creusent au-dessous du niveau du sol, ils rejettent l'eau avec des écopés; ils empêchent l'éboulement des terres en bâtissant un mur grossier avec les pierres de la gangue qu'ils rencontrent. Si le puits descend à une profondeur considérable, ils préviennent la chute de ces

pierres avec des troncs d'arbres. Ces malheureux trouvent souvent des pierres du poids de cinq à six quintaux, chargées de minerai, dont ils ne tirent aucun parti, et qu'ils remuent sans autre machine qu'un levier ordinaire.

Dès que la fosse est débarrassée de la terre, de l'argile et des pierres, les ouvriers rencontrent une espèce de sable noir qu'ils reconnaissent pour l'indication certaine de l'existence de l'or; ce sable est ramassé à l'aide de petites pelles faites exprès, et les mineurs, toujours dans l'eau, le recueillent et l'entassent sur des plats de bois de forme ronde, et qu'ils nomment *dalangs*. Ces plats ont dix-huit pouces de diamètre, et au milieu une petite cavité qui peut être fermée par un couvercle. L'usage de ces cavités est de retenir l'or qui, étant plus pesant, se dépose dans le fond, tandis que le sable est entraîné par l'eau à laquelle la main donne un mouvement de rotation. Quant la cavité est remplie, on enlève la poudre d'or, on la met dans un coco, on la dessèche sur le feu, et on souffle sur le peu de sable qui reste encore pour la rendre la plus pure possible : on sent quelle prodigieuse quantité de métal doit faire perdre une méthode si grossière.

Quand l'opération a lieu sur le bord d'une rivière, on creuse un puits, dans lequel on jette la terre chargée de minerai qu'on lave successive-

ment jusqu'à ce qu'il ne reste que le sable noir déjà cité. Alors on répète l'opération des *dalangs*.

Une troisième manière de se procurer de l'or dans les mines nouvellement découvertes, consiste à entrer dans une rivière avec une hotte sur le dos, et armé d'un ciseau de fer à manche de bois; les ouvriers sondent, dans cet équipage, les fissures d'un rocher, et manquent rarement de ramasser des morceaux d'or natif d'un poids assez considérable.

L'art de chercher l'or est le même parmi les divers peuples qui habitent ces côtes; la seule différence consiste dans la profondeur des fosses. Dans plusieurs endroits on ne creuse qu'à dix ou douze pieds, et dans d'autres on pénètre de plusieurs brasses; alors les côtés du puits sont soutenus par des planches et des poutres. Le seul instrument, employé dans ces mines, est une pièce de fer d'un pied et demi de long sur deux pouces d'épaisseur; elle est pointue et aiguisée à l'une de ses extrémités; l'autre est emmanchée au bout d'une perche de six pieds de longueur. Ceux qui ont le bonheur de se procurer un pareil instrument, essaient aussi d'avoir un crochet de fer, muni d'un manche de bois, pour remuer et détacher la terre qui environne les pierres. S'ils peuvent y ajouter une pioche et une balance, ils

regardent l'exploitation comme faite avec la plus grande perfection.

Quand on découvre une mine d'or, on ne s'occupe pas de l'exploiter, mais on cherche le ruisseau le plus voisin, et on étudie, avec un soin extrême, le moyen d'amener une partie de ses eaux à la mine. En d'autres endroits, les ouvriers s'occupent de détourner le cours d'une rivière, et ils en exploitent le lit; il est rare, en ce cas, qu'ils creusent plus d'un pied sans trouver de gros morceaux d'or. On a remarqué que les rochers sur les bords des rivières, et même la plus grande partie des pierres retirées des mines où le métal est abondant, ont une teinte bleuâtre, quelquefois jaune, et sont tellement friables, qu'on peut les employer pour faire du mortier. Lorsque l'or est moins abondant, les pierres sont grises ou blanchâtres, d'un tissu serré. Tels sont les seuls signes auxquels les naturels jugent des produits d'une mine, et c'est là que s'arrêtent leurs connaissances minéralogiques.

Dans toutes les mines d'or, surtout dans celles qui sont à peu de distance des côtes, on ressent une fraîcheur extraordinaire avant le lever et après le coucher du soleil, ce qui fait beaucoup souffrir les mineurs. Ces malheureux, obligés de rester constamment dans l'eau, ont le corps blanc de salpêtre dès qu'ils cessent leur ouvrage. L'eau dans

laquelle ils travaillent, étant chargée de limon provenant du lavage, donne une dysenterie très-dangereuse à ceux qui sont assez imprudens pour en boire. Le travail des mineurs n'a pas toujours le même succès; souvent les recherches d'un mois ne leur donnent pas la valeur de quelques piastres; cependant ils sont sûrs de compenser ces pertes le mois suivant. Dans les mines récemment découvertes, leur succès est toujours certain; dans celles qui ont déjà été exploitées, leur ignorance leur fait souvent perdre un temps précieux, avant qu'ils aient trouvé la récompense de leurs peines. C'est cette manière barbare d'opérer qui rend impossible tout calcul sur le produit des mines de l'île. Il y a, dans des mines nouvellement entamées, des ouvriers qui, en quinze jours, trouvent de l'or pour plus de deux cents piastres.

Dans les mines immenses qui avoisinent le bassin du Paella, rivière qui se divise en plusieurs branches, il y a des endroits où l'or est excessivement abondant, mais le titre en est rarement au-dessus de dix-huit karats. Le meilleur provient des mines de Popajoutou, Molisipat, Ankahoulou, Lembouno, Souso et Temperana, ainsi que de celles qui se trouvent sur les côtes de Pogiama, Vongo, Tomollas, Bevoul et Fontoly; l'or de toutes ces mines est généralement au-dessus de vingt karats.

Frédéric Dühr, employé au service de la compagnie hollandaise des Indes, visita ces mines vers la fin du dix-huitième siècle; il était assez instruit pour les décrire avec exactitude. Ceux qui avaient voyagé avant lui à Célèbes ne s'en étaient pas occupés; se bornant à faire des courses chez les chefs des tribus, dont les demeures sont très-éloignées des montagnes aurifères. Ces chefs sont eux-mêmes très-indolens pour entreprendre des voyages dans les chemins difficiles et dangereux qui conduisent vers les mines.

Dans le territoire des mines d'Ankahoulou, on trouve à Longhi une espèce d'or dont la finesse l'emporte même sur l'or de Popajoutou et d'Ankahoulou; cet endroit est peu fréquenté; la rivière n'étant pas navigable, les habitans sont obligés de porter leurs provisions sur leur dos par un chemin très-pénible; ce qui les contrarie le plus, c'est qu'ils trouvent dans la mine une quantité prodigieuse de cuivre natif qu'ils prennent pour de l'or, faute de moyens pour en faire l'essai. C'est la seule mine de cuivre que l'on connaisse dans ce canton; mais près de Bevoul, sur la côte, on trouve un endroit où le cuivre s'enlève en poussière aussi fine que l'or le plus pur. On a peine à concevoir de si grandes richesses minérales.

Dans les mines de Bomboula, de Batodoulang, d'Ankahoulou et de Palella, on trouve beaucoup

de cristaux de roche et un peu de mine de fer.

Dans presque toutes les mines que Dühr a visitées, il a observé que dès que les ouvriers avaient creusé à la profondeur de onze et quelquefois de douze pieds, ils rencontraient une couche de pierre ou gangue qu'ils ne connaissaient pas le moyen de percer; ils assurèrent cependant qu'ils trouveraient l'or sous ces rochers, s'ils pouvaient les briser. Dühr se convainquit de la vérité de cette assertion dans une excursion qu'il fit à Ankahoulou. Sous une pareille couche horizontale de ce genre, on trouva dans une fissure une substance noirâtre semblable à l'oxide de fer, mêlée de plusieurs morceaux d'or natif; les insulaires l'en arrachèrent, après avoir parfaitement lavé la surface du rocher. Dans toutes les mines de Célèbes, l'or qu'on sépare des sables est d'une finesse extraordinaire. A Pogiama et Palella seuls, l'or se trouve en masse, ou mêlé avec la pierre dont on a l'extrait en le pilant, ce qui se fait d'autant plus aisément qu'elle est très-friable.

Il n'est pas étonnant que les grands avantages offerts au commerce par les productions naturelles de Célèbes, aient attiré des Chinois dans cette île. Ils y prennent entre autres marchandises de l'or brut qu'ils rapportent façonné en filigrane. Leurs cargaisons consistent aussi en tabac, porcelaine et soie.

Des divers peuples qui habitent Célèbes, les mieux connus sont les Macassars et les Bonis ou Bougghis. Ceux-ci sont aujourd'hui les plus puissans. Ils sont de taille moyenne, robustes, musculeux, leur teint est d'un brun clair. Les Macassars sont doués d'un extérieur moins avantageux; mais leur maintien est plus mâle et plus martial: leur vêtement consiste en un morceau de toile de coton rouge ou bleu dont ils s'entourent le corps, et qu'ils relèvent entre les cuisses en le serrant. Ils se couvrent la tête d'une espèce de mouchoir de coton; leurs cheveux sont noirs et longs. Leur principale nourriture est le riz, le poisson, les bananes; ils boivent de l'eau, et quelquefois du sagourié ou vin de palmier. Les femmes bougghises sont plus jolies que celles des autres îles de l'Archipel asiatique.

Les autres insulaires regardent les Bougghis et les Macassars comme supérieurs à eux par les manières; les Malais affectent de les imiter dans leur façon de se vêtir; et dans leurs chants, ils vantent souvent les prouesses et les hauts faits des Bougghis. C'est effectivement un peuple très-courageux, cherchant les aventures, aimant à naviguer, et capable de tenter les entreprises les plus périlleuses. Parmi les Européens de l'Archipel asiatique, le nom de Bougghis signifie un soldat, de même que Cipaye sur le continent de l'Inde.

Braves jusqu'à l'excès, leur premier choc est furieux; mais une résistance de quelques heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium qui a exalté leurs esprits, se dissipe, après avoir épuisé leurs forces par des transports frénétiques. Leur arme favorite est le kris.

A l'est de Macassar est le royaume de Bony qui occupe une longueur de vingt-cinq lieues sur la côte occidentale du golfe de même nom, que les insulaires l'appellent Siva, et les Européens baie des Bougghis; il s'étend très-avant dans les terres du sud au nord. Le commerce est très-actif avec Bony d'où l'on tire de l'or, du riz, du sagou, de l'écaille de tortue, des perles et d'autres objets communs aux différens territoires de Célèbes.

Au nord de Bony, le long du fond de la baie, le pays est très-peuplé et très-fertile; près de l'embouchure du Lou, on construit des canots tout y est très-animé; dans la mer on pêche beaucoup de tripang. Sur la côte orientale de la baie, la population est moins considérable. La navigation de cette baie est très-hasardeuse pour les navires d'un certain tirant d'eau, à cause des écueils et des îlots innombrables.

La masse de la population est composée de Bougghis; ils sont extrêmement adroits à tous les ouvrages en filigrane, en or et en argent. Ce sont